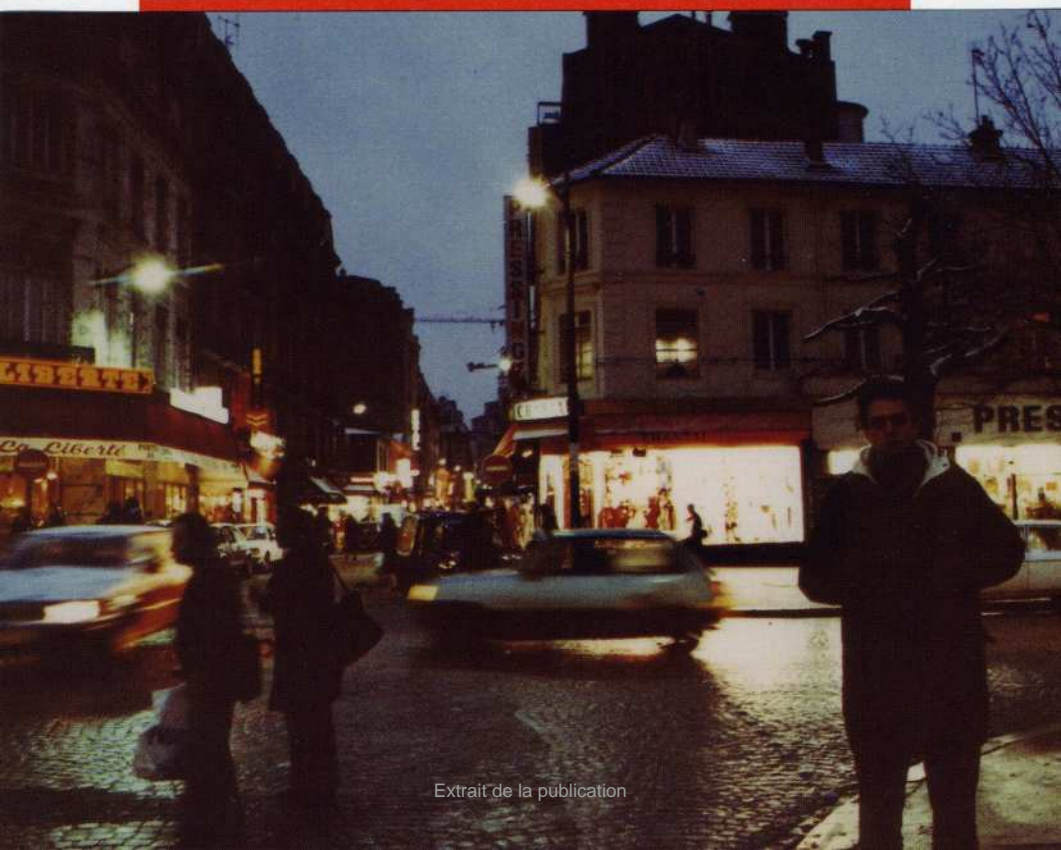


PATRICE LELORAIN

# REVENANTS

*ROMAN*



Extrait de la publication

# REVENANTS

## DU MÊME AUTEUR

- Quick-sandwich*, roman, Calmann-Lévy, 1991.  
*Paris Section Urbaine*, chroniques, La Différence, 1996.  
*Off*, roman, Climats, 1998.  
*Colères*, chroniques, Verticales, 2000.  
*Saccages*, chroniques, Éditions du Rocher, 2002.  
*Adieux*, Liana Levi, 2004.  
*La Légende de Muhammad Ali*, La Table Ronde, 2008.  
*Quatre uppercuts*, nouvelles, La Table Ronde, 2008,  
Prix de la nouvelle de l'Académie française.



PATRICE LELORAIN

# REVENANTS

Roman



LA TABLE RONDE  
33, rue Saint-André-des-Arts, Paris 6<sup>e</sup>

© Éditions de La Table Ronde, Paris, 2011.  
ISBN 978-2-7103-3080-6

[www.editionslatableronde.fr](http://www.editionslatableronde.fr)

*À mes chers noyés,  
et autres nageurs des grands fonds.*





*Que ce soit le chant d'une lampe ou bien la  
voix de la tempête, que ce soit le souffle du soir  
ou le gémissement de la mer, qui t'environne –  
toujours veille derrière toi une ample mélodie,  
tissée de mille voix, dans laquelle ton solo n'a sa  
place que de temps à autre.*

**RAINER MARIA RILKE,**  
*Notes sur la mélodie des choses.*



## MONSIEUR V

*On voit de toutes petites choses qui luisent  
Ce sont des gens dans des chemises  
Comme durant les siècles de la longue nuit  
Dans le silence ou dans le bruit.*

GÉRARD MANSET,  
*Manitoba ne répond plus.*



Démarche ondulante qui embarque la tête dans une douce oscillation à contretemps, il va. De loin, je devine le pâle sourire posé sur l'ovale de son visage, le sourire d'un grand rêveur. Le voici à Bois-Colombes sortant de chez lui, le voici encore dans ses courbes sur un quai nu gare Saint-Lazare, ou se détachant de la houle humaine qui danse boulevard Haussmann, il vient, et juste à l'instant où je vais amorcer un petit signe amical, il s'efface, se métamorphose en une personne décevante dont les traits nouveaux m'indiffèrent.

Ces discrètes révérences ont débuté voici bientôt trente ans, quelques semaines après ma première apparition dans l'église arménienne de la rue Jean-Goujon où Monsieur V s'en était allé dans un nuage d'encens porté par le chant sublime de popes endiamantés.

À dire vrai, je ne pensais pas croiser Monsieur V tellement vite. Un salut de ma grand-mère, ou du jeune R, m'aurait moins surpris, et sans doute apporté plus de réconfort. Mais ma grand-mère était partie à l'heure et le jeune R de façon très choquante, fin commune ou odieuse au bout du compte, moins féconde que la disparition simplement douloureuse et prématurée de Monsieur V qui vivant ne me semblait pas si proche. On ne choisit pas ses revenants.

« Tiens ! Voilà Monsieur V », lançait souvent mon père aux alentours de 13 h 30 en cassant le dernier morceau de pain qui toujours finissait son repas, et mécaniquement mon regard se faufilait entre les colonnes du balcon de la salle à manger pour suivre la silhouette aux épaules roulant qui s’effaçait en douceur dans la pente du long escalier de la « petite gare » de Bois-Colombes. Si mes parents pratiquaient la dentisterie juste en dessous de l’appartement familial, Monsieur V, coupeur chez un célèbre tailleur de la Madeleine, rentrait déjeuner par souci d’économie. Bien qu’une grande partie de sa pause se consumât dans son itinéraire, Monsieur V ne cédait jamais à l’agitation, adaptant son timing à son caractère, tel un flâneur éclairé, le pas vague mais vif, cravate un peu lâche, son œil tendre voilé par la fumée de cigarette, il filait vers son labeur comme par mégarde.

Vers 18 heures Monsieur V revenait pour de bon, descendant en queue de train pour remonter par la grande gare qui faisait face au deux-pièces-cuisine-cagibi qu’il habitait avec sa femme et ses deux fils. Dans le cagibi aménagé en atelier Monsieur V débutait alors sa seconde journée, comme tailleur à son compte, assisté de Madame V qui assumait coutures et finitions. Ce travail d’appoint, dédié à ses fils, mais sans doute encore un peu à sa mère et à sa jeune sœur dont il s’occupait depuis l’enfance, était autant un sacrifice qu’un motif de fierté car Monsieur V, en plus d’une main talentueuse, exerçait un goût très sûr, dispensé en conseils feutrés, qui guidait ses divers clients dans le choix de la coupe, des étoffes et du coloris. Ainsi, manches retroussées et en bretelles, l’estomac un peu tendu à l’aube d’une cinquantaine grisonnante et dégarinée, depuis son réduit opaque, empli d’une fumée qu’il assurait ne pas avaler, propos repris d’un ton fébrile par Madame V, « mon mari n’avale pas la fumée », Monsieur V

posait-il sur les notables de Bois-Colombes, qui tous ne la méritaient pas, une touche de classe.

La mère et la sœur de Monsieur V habitaient un logement sombre derrière la grande gare. La mère de Monsieur V, que j'ai très peu connue, me faisait l'effet d'une momie mal lunée. Survivante du génocide de 1915 puis de la longue marche, la mère de Monsieur V ne comprenait pas le français, à l'exception du mot « turc », qu'elle aurait reconnu dans toutes les langues, et qu'elle accueillait par de grinçantes imprécations. J'avais du mal à concevoir que la ravissante femme au visage opalin qui vivait avec elle puisse être sa fille. Car la sœur de Monsieur V promenait à près de quarante ans une fraîcheur mystérieuse et, comme elle était aussi fort aimable, son célibat se nimbait d'un léger parfum polisson. En résumé, la sœur de Monsieur V était pour sa famille un profond sujet de méditation, et pour mes quinze ans un joli objet de fantasmes. Je l'ai revue dernièrement, toujours lumineuse, bien que dans l'âge désormais, et lors de notre fugitive rencontre je n'ai pas senti l'ombre d'une gêne, plutôt une forme de complicité.

Comme sa jeune belle-sœur, Madame V avait le teint clair. La ressemblance s'arrêtait là. Madame V avait les yeux lazuli, cet indestructible cheveu dru vite argenté propre à certains Orientaux, et un nez busqué pointant sur une mâchoire forte régulièrement éclairée par un bon sourire. Elle avait conservé de fortes attaches avec La Ciotat où ses parents, tous deux arméniens, étaient au soir d'une existence rude, fidélité à sa jeunesse chantée par une pointe d'accent qui venait adoucir une parole prompte à

s'emballer pleine de « voui-voui » anxieux rappelant l'interlocuteur à la concision.

À Marc, son aîné, Madame V avait légué ses traits, sa crinière, le bleu de ses yeux, et son expression suave. La version masculine se résolvait en un grand jeune homme broussailleux, que la main du père équilibrait de velours et d'Harris Tweed, l'emmenant vers la décontraction stylée d'Elliott Gould, un Elliott Gould de 2 m, taille extraordinaire pour l'époque, supérieure de 30 cm à celle de son géniteur, que Marc trimballait avec aisance, agrémentant son visage, où affleurait un vigoureux poil roux, d'une épaisse pipe qui forçait son air d'intellectuel de gauche arrivé.

Bien sûr, Marc n'avait pas répondu au long effort de ses parents par le seul travail de son image. Méthodiquement, il mettait sa personne en conformité avec son enveloppe avantageuse. Après un bac scientifique, il brillait en médecine, accumulait les voyages enrichissants, était l'ami de Jean-Michel B et d'Hubert V2 (tous deux promis à un bel avenir en politique), séduisait de jolies bourgeoises, et faisait preuve en toute occasion d'une chaude courtoisie. Bref, Marc s'installait avec un grand naturel dans son destin cossu, en quelque sorte taillé pour lui.



Le visage de Gilles, tel qu'il m'est apparu, dans le soleil de midi, à la sortie de l'école communale. Sa figure d'enfant illuminée par ce fou rire espiègle me disant que l'existence n'était qu'une farce, mais que dans cette comédie-là nous danserions toujours le pied léger. En l'occurrence, le pied de Gilles venait d'exécuter O-Soto-Gari (sur un gamin qui m'en voulait et dont j'ai tout oublié), premier mouvement du judo que ce futur ceinture noire et



soudain ami allait bientôt m'enseigner, fauchage basique qui reste à mon sens le moyen le plus efficace d'écourter une bagarre de rue. Oui, je le vois tel que je l'ai découvert, en contre-plongée, puisque sans atteindre les dimensions de son grand frère Marc, Gilles marchait quand même vers son mètre quatre-vingt-onze. Je fixe son visage d'ange hilare aux épais cheveux soyeux. Je crois aux douces courbes de sa figure qui était, les grands yeux verts exceptés, la fraîche réplique du visage de son père.

Nous voilà, unis par un croc-en-jambe (et un lacis de blessures silencieuses), en route pour une bonne décennie de flânerie dans les rues paisibles de Bois-Colombes, tout d'abord arpentant à l'infini celle où tout commençait, la rue du Général-Leclerc, et plus précisément son tronçon initial longeant la gare, dont les deux sorties éloignées semblaient avoir été conçues en fonction de nos domiciles respectifs. Du 7, petit immeuble en briques où résidaient les V, au 39 *bis*, édifice haussmannien où mes parents s'étaient établis, du 39 *bis* au 7, Gilles et moi nous raccompagnions à tour de rôle, dans les lumières enivrantes de la tombée du soir et le fracas binaire des trains, dont l'un d'entre eux, c'était sûr, un jour prochain nous arracherait à l'ennui.

L'étrangeté de Gilles me convenait très bien. Le ridicule qu'il finissait par déceler dans tout notre entourage, même si pour l'heure ce sens du grotesque épargnait les siens, rebondissait sur mon esprit sceptique, édifiant un gentil mur absurde entre les autres et nous. Aux questions à caractère culturel que ne manquait pas de nous poser ma mère, Gilles faisait des réponses saugrenues qui me réjouissaient des semaines durant. Lorsque nous jouions avec d'autres camarades, il laissait parler son tempérament intempestif, par exemple chipant le ballon au beau milieu d'une partie de foot pour m'entraîner dans une série de passes redoublées à la main, nous transformant de but en

blanc en héros du burlesque poursuivis par une meute déchaînée.

Quand nous ne traînions pas ensemble, Gilles bague-naudait seul, dos rond, mains dans les poches. À tout moment, il sonnait à la maison et, même si je ne m'y trouvais pas, allait ouvrir le placard de la cuisine pour y chercher une friandise, avant de repartir parfois sans dire un mot... et se pointait de nouveau à peine la porte refermée. Si ma famille s'amusait des bizarreries de Gilles, en classe son brusque besoin d'aller prendre l'air déconcertait un peu et sa scolarité en souffrait. Mais c'était plus fort que lui : Gilles devait se délasser les jambes et la tête. Songeur magnifique, dans ses superbes habits sur mesure, il arpentait les rues au ralenti comme si en lui explosait l'âme vagabonde contrariée de Monsieur V.

Le dimanche après-midi, Madame V faisait le café turc pour la famille et les amis, réunion d'autant plus joyeuse si la première chaîne diffusait un film américain, spécialement une comédie. Chez les V, on vénérât le cinéma américain. Dans la petite chambre du fond qu'il partageait encore avec Gilles (alors que leurs parents dormaient sur le canapé-lit du salon), Marc avait épinglé au-dessus de son bureau une flamboyante photo de Marilyn Monroe dernière période, extraite de la série aquatique nocturne de Schiller et Woodfield. Quant à Gilles, répétant sans doute les propos de son grand frère, il m'avait expliqué qu'« *Il fait beau* » dans un film français, une fois traité par le cerveau agile et gai des scénaristes-dialoguistes hollywoodiens, se changeait en : « *Sale temps pour les vendeurs de parapluie* », démonstration qui m'avait ébranlé.

Durant ce rituel dominical, Monsieur V désertait son atelier un petit couple d'heures, repos qu'il écourtait parfois, sans jamais manifester autre chose qu'une douce

bonne humeur, laquelle semblait gommer chez lui toute trace de fatigue, puis il retournait manier le ciseau et l'aiguille au son de la radio et qui, étouffé par la porte qu'il avait refermée sur lui par souci de discrétion, nous parvenait malgré tout. Depuis le divan où il croisait en oblique ses jambes hors normes, Marc, auquel je dois mes premières lectures d'Hamsun, Miller, et Kerouac, s'embarquait au gré de sa voix caverneuse dans de longs monologues, dépliant un à un ses doigts gigantesques avant de les replier sur sa fameuse pipe, expirant par le nez de profonds soupirs satisfaits, plaisir partagé par sa mère qui, désireuse de prolonger ce petit bonheur, le relançait en l'aiguillant sur des détails dont elle n'ignorait rien, tandis que je cherchais le regard brillant de la sœur de Monsieur V.

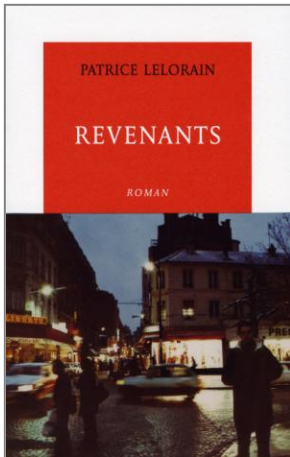
L'inclination de la famille pour les États-Unis ne relevait pas que du rêve, hollywoodien ou non, puisque le frère de Monsieur V, dont j'avais appris l'existence à l'occasion des premières vacances américaines de Gilles, était installé à Detroit où il avait fait carrière comme ingénieur chez General Motors. Gilles évoquait avec parcimonie cet oncle d'Amérique qui possédait villa et Cadillac, et quand il s'y risquait, c'était toujours sur un ton déferent proche de la crainte. Des années plus tard, lors d'une de ses très rares visites en France, je devais croiser cet oncle sur le seuil de l'appartement des V, logis trop modeste pour l'accueillir. J'étais sorti juste au moment où il accédait à l'étage d'un pas lourd, suivi par la silhouette plus agile de Monsieur V. Sensiblement du même âge, de taille égale, tous deux le teint mat, les frères V produisaient néanmoins une impression contrastée illustrant à gros traits les caprices du destin. En dépit de sa couronne cendre, Monsieur V, veste ouverte et nœud de cravate relâché, avait conservé une tendre expression enfantine où derrière le voile mélancolique survivait une pointe de fantaisie, tandis que l'homme qui le précédait dans l'escalier, avec son chapeau aux lar-

ges bords, ses cheveux et sa moustache noirs, ses lunettes à grosses montures, son manteau empesé, évoquait plutôt Lucky Luciano ou quelque autre mafieux des années 50 tels que le cinéma se plaît à les représenter. Le frère de Monsieur V ne parlait pas français. Après de rudimentaires présentations en anglais, la carapace austère m'a rendu un « Hello ! » triste où perçait une gentillesse toute familiale.

Monsieur V n'en faisait pas mystère, lorsqu'il entendait *La Marseillaise* les larmes lui montaient aux yeux. La France, cette terre qui, outre sa famille, avait accueilli tant d'Arméniens (dont une importante communauté se trouvait à Bois-Colombes), était sa patrie, un pays qu'il aimait sans partage, et toutes les claquettes d'Hollywood ou la Cadillac blanche de son frère n'y changeraient rien. À propos d'hymne national, c'est chez les V, un samedi après-midi, que j'ai assisté à mon premier spectacle sportif télévisé, un URSS-France de football, partie grise, soldée par un 0-0, qui allait néanmoins déclencher en moi des transports jusque-là inconnus. Encore sous l'emprise du suspense, j'ai voulu communiquer mon enthousiasme à la mère de Gilles, revivre avec elle les dribbles inopérants de mon nouveau héros, le minuscule ailier sedanais Yves Herbet, mais Madame V, qui présentait sans doute la part effrayante qu'occuperait dans mon existence le spectacle sportif télévisé, m'a gratifié d'un : « Voui-voui, mon grand » très offensif.

Conviés à un café turc, puis à un déjeuner arménien, mes parents ont répondu par un thé plus une choucroute concoctée par ma grand-mère. Lors des deux repas, dès que s'est profilé l'apéritif, Madame V a signalé « Mon mari ne boit pas » sur un ton plus proche de l'ordre que du constat, déclaration d'ascèse contredite par une protestation muette de Monsieur V, qui a trouvé illico un renfort du côté de ma mère, laquelle a plaidé le caractère excep-

Dépôt légal : août 2011.  
N° d'édition : 160934.  
N° d'impression : •••••  
*Imprimé en France.*



# Revenants

## Patrice Lelorain

Cette édition électronique du livre  
*Revenants* de Patrice Lelorain  
a été réalisée le 14 septembre 2011  
par les Éditions de La Table Ronde.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage  
(ISBN : 9782710330806 - Numéro d'édition : 160934).

Code Sodis : N512422 - ISBN : 9782710368953  
Numéro d'édition : 237809.